

Comme Icare

André Brochu

Numéro 79, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1998). Comme Icare. *Moebius*, (79), 85–89.

le mors glacé d'écume
 il choit aux hémisphères, neige averse pleine gueule vers
 les caravelles
 donne son os à ronger aux cervelles des comètes molles, et
 flangue, flingue
 dans la culbute comme
 Icare, fait feu et refait tigre
 et contrefait, guise de
 menue dérision,
 Icare chauffé à blanc squelette porté au plus haut point
 d'ignition par le
 sourire solaire qui tonne sur lui, l'enduit des baves des
 fesses de Dieu Orage
 Icare crucifié, cloué de rayons pur radium et
 ficelé à même la carcasse de l'autre Christ
 défunt en croix,
 tout cela lié délié chute en bloc
 tout cela mort à mort, amen
 contre amen, contre
 le saint cœur de Rien
 – Rien: Rien Rien Rien.

2

Le cœur de tout
habite la chute
avec ses ailes de phosphore.

Le cœur de tout
fait rage,
il se coiffe de vieilles innocences rongées
aux entournares
et sévit.

Le cœur de tout
renverse le miel du temps
et le charge d'anges blancs
comme l'éveil des baisers sur la hanche
des nombreux corps aurore
– couleur d'aurore –,
de corps sans aucune
vérité ou malice,
de corps juste faits
baisers. Baisers de pain, de chair qui mue.

Le cœur de tout
applique sa joue pourpre
contre le sexe
de chaque âme qui bouge,
il fait chavirer un à un
les titanics impubères
qui passent au large
de la miraculeuse impasse.

Le cœur

de tout

traverse tout le temps de mes songes

et me fait noir

contre le vœu d'Icare

moi,

MOI le doux arrimeur

d'images et le disperseur

des cendres dans le lait des comètes, moi

le naute

parti un jour les bras chargés de blessures fraîches

à la rencontre de l'air tout entier.

Et j'ai monté
dans les échelles laissées là par le vent, bleues
comme des colères, j'ai hurlé
au-dessus des terreurs qui se pressaient sous mes talons
et j'ai gravi la distance debout
qui me séparait
du cœur de tout,
fier
(je vous en prie)
fier, bandé comme un arc
dans la blancheur de rire de vingt étoiles,
j'étais nu, flagrant, emporté et magique
et je criais de tout mon corps, de mes vertèbres, de
mes dents qui étincellent, je criais
de mes yeux plus fous que la peur
et que les loups éperdus filant le cours de leur haleine,
je criais mon corps franc et plein d'azur
et la faim des trois infinis
tous inventés à partir de mon désir
au plus sombre lieu qui m'enchaîne,
je criais la montée et la mort qui suit
si vite, si instantanée que le cadavre
survit,
trace inepte,
suinte, souille, salit le souvenir,
fait masse dans l'extase
tel un surcroît inadmissible.
Moi l'étrange!
l'étranger
à tout ce qui me tue, lents frissons.
Icare, son déraisonnable tas d'ailes
tombe en moi. Je suis la mer et j'absorbe
sa chute ligotée de fièvres.
Il choit dans mes bras comme un fils.
Je porte sur sa mort mes lèvres.
Je signe en lui comme la lumière dans son œil
resté ouvert. Il me contemple mort et nous brûlons
ensemble.

3

LE MULTIPLE ABSOLU DE ZÉRO, C'EST MA VIE.
LES ANGES SONGENT CREUX AU-DESSUS DE L'ESPOIR
QUI RÂLE SA CHANSON DE RAGE INASSOUVIE.
JE M'EN VAIS, JE SUIS BLANC DE DÉSIR DANS LE SOIR
PLEIN D'OMBRES, JE ME BUTE AUX BORNES DÉSOLÉES
QUI ME VOIENT PARCOURIR LA ROUTE DE MES ANS.
HIER, JE SUIS MONTÉ AUX MÂTURES COMBLÉES;
LES BRISES DE L'ENFANCE INDIQUAIENT LES TOURMENTS
VERS OÙ M'ONT DIRIGÉ LES TENDRES CARAVELLES.
ET PUIS TOUT S'EST PASSÉ COMME EN UN CAUCHEMAR
QUAND LA TERRE S'EFFONDRE AUX BORDURES NOUVELLES
ET QUE LE SOLEIL FOU SONNE LE GRAND DÉPART.
JE SUIS PARTI DE MOI, JE SUIS ALLÉ AUX SOURCES
IMMOBILES, J'AI CRU ET JE N'AI PLUS CRU, FORT
DE CENT MILLE REFUS, MACULÉ, SANS RESSOURCES
DEVANT CE QUI M'ACCULE À LA VIVANTE MORT.